

Jałowiecki, Bohdan

Le rôle de l'université à l'heure qu'il est

Organon 33, 209-214

2004

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.



Bohdan Jałowiecki (Varsovie, Pologne)

LE ROLE DE L'UNIVERSITE A L'HEURE QU'IL EST

A un congrès des sciences politiques, Richard Merrit a rappelé que *quand Moïse descendit du mont Sinai, il en rapporta non seulement le Décalogue, mais également un protocole secret comprenant les indications divines relatives à l'ordre des disciplines universitaires. Ce protocole est inaccessible dans les archives vaticanes, mais nous savons qu'il a tracé les limites entre les disciplines scientifiques fondamentales: la logique, les mathématiques, la géométrie, la grammaire, la rhétorique, la musique et l'astrologie. Ces limites étaient sacrosaintes pendant des millénaires jusqu'à l'heure où les hérétiques se mirent à les contester.*¹ Ces hérétiques étaient en règle d'anciens élèves d'universités, mais comme ils en débordaient les structures par trop rigides, ils les faisaient éclater petit à petit.

Des disciplines nouvelles qu'il fallait caser quelque part, faisaient constamment leur apparition. C'est ainsi que l'université, cette structure à l'origine restreinte et compacte, se transformait en un grand organisme. Ce processus ne se serait pas produit sans la généralisation de l'instruction et, ce qui en découle, la demande croissante en personnel enseignant transformant les savants en enseignants universitaires. Et comme les universités en place n'arrivaient pas à admettre tous ceux qui sollicitaient l'instruction supérieure, des écoles plus spécialisées – techniques, agricoles, pédagogiques, médicales et ainsi de suite se constituaient. Cherchant à accroître leur prestige, ces écoles se rebaptisaient en universités, faisant ainsi jouer la loi Grisham aux termes de laquelle les écoles de piètre qualité finissent par se substituer aux meilleures.

Les universités avaient leurs sièges dans des sites d'un riche passé. L'histoire et le rang de la localité renforçait le prestige de l'université et, inversement, ce prestige se trouvait rehaussé par celui de l'implantation. C'est aux universités que certaines d'entre ces villes, telles Cambridge et Oxford, Göttingen et Heidelberg, devaient leur renom et leur épanouissement. Il y a encore relativement peu, dans la première moitié du siècle dernier, le prestige d'une université tenait aux savants qui en animaient l'enseignement. Les étudiants qui s'intéressaient à l'économie et à la sociologie, choisissaient en leur temps l'Université d'Heidelberg, c'est que Max Weber y enseignait, et

¹ R. Dogan, R. Pahre, *L'innovation dans les sciences sociales, la marginalité créatrice*, PUFrance, Paris 1991, p. 72.

dans l'entre-deux-guerres, ceux qui voulaient étudier les mathématiques le plus à fond, se rendaient en Pologne, à Léopol (à l'époque Lwów, de nos jours, en ukrainien Lwiw) c'est que là enseignait Stefan Banach.

L'université traditionnelle était une communauté scientifique de plusieurs milliers de personnes regroupant professeurs et étudiants professant les mêmes valeurs et œuvrant pour la promotion *du vrai, du beau et du bien*. De nos jours, l'université est un grand organisme regroupant souvent plusieurs dizaines de milliers d'étudiants et d'enseignants, qui a pour mission majeure de dispenser le plus efficacement possible une formation supérieure, au préjudice de la la recherche scientifique dès lors jugée comme objectif accessoire. C'est que, dans nombre de pays, la recherche fait le domaine d'unités spécialisées, tels les instituts de l'Académie Polonaise des Sciences, les établissements de l'Institut Max Planck en Allemagne ou du Centre National de la Recherche Scientifique en France. Même là où de telles institutions n'ont pas été mises sur pied, la recherche scientifique est plus faiblement intégrée avec l'enseignement, en raison d'un trop grand nombre d'étudiants et de trop faibles effectifs de professeurs. A l'une des universités polonaises de proue, la proportion est de 76 étudiants pour un professeur. Dans de telles conditions, il est difficile de se lancer dans la recherche scientifique et, d'un autre côté, la majeure partie de ces étudiants ne cherche qu'à acquérir des connaissances et un diplôme approprié pour se faire une place sur le marché de l'emploi.

Débarquant dans une école supérieure, les étudiants n'ont pas l'idée par qui ils seront formés, c'est qu'ils ne connaissent pas les noms de professeurs qui font autorité dans la discipline de leur choix, non seulement à l'échelle nationale mais encore internationale. Leur choix de l'établissement d'enseignement supérieur est dicté par la proximité du lieu de résidence de leurs parents, éventuellement par la cote que tient l'établissement de leur choix dans le classement dressé par un hebdomadaire à grand tirage, encore qu'un rôle soit aussi joué par la notoriété de l'école, tenant principalement à sa tradition et non à son niveau scientifique et didactique actuel.

En Pologne, parmi les hautes écoles aux traditions universitaires il y a lieu de ranger l'Université Jagiellon de Cracovie, l'Université de Varsovie et l'Université Adam Mickiewicz de Poznań. Quant à celle de Wrocław, elle allie la tradition allemande (plusieurs Prix Nobel) au passé glorieux de l'Université polonaise Jean Casimir de Léopol. Enfin, l'Université Nicolas Copernic de Toruń hérite du prestige de l'Université Etienne Batory de Vilno (de nos jours Vilnius, capitale de la Lituanie). Toutes les autres universités, et elles sont 12 outre celles qui viennent d'être nommées, ont une courte histoire et sont pour la plupart issues d'une fusion d'écoles professionnelles techniques, pédagogiques, agronomiques, économiques etc. ayant fonctionné dans la ville. Une telle fusion n'a pas créé, hélas, d'elle-même une qualité nouvelle, et souvent, au contraire, un assemblage pareil débouche sur un niveau inférieur à celui des écoles d'avant la fusion, considérées séparément.

Généralisé en Europe, le modèle d'université à la Humboldt se caractérisait par un lien de l'enseignement avec la recherche scientifique à laquelle étaient souvent associés les étudiants. C'est dire qu'il s'agissait par principe d'une école d'élite, axée sur la formation de futurs savants et de personnalités

devant tenir le haut du pavé dans les différentes sphères de la vie sociale. Or, la pratique de l'université d'aujourd'hui est la production en masse de spécialistes d'un profil professionnel déterminé. L'université traditionnelle comprenait plusieurs facultés correspondant aux grandes disciplines scientifiques; l'université d'aujourd'hui en a tout au moins une dizaine ou quinzaine, sans parler d'options qui se comptent par dizaines. Et l'on assiste constamment à l'éclosion de nouvelles qui, sans ancrage dans une discipline précise, puisent à plus d'une d'entre elles. C'est ainsi que les sciences politiques sont un amalgame d'économie, de sociologie et de droit; un autre hybride analogue – l'étude de culture. L'on voit se multiplier des options telles que l'aménagement du territoire, les études américaines ou européennes. Dans ce cas, l'enseignement se fonde non pas sur le sujet que constitue la discipline donnée et ses paradigmes, mais sur l'objet que sont les relations politiques ou la culture, l'Amérique ou l'Europe. Les enseignants de ces matières, s'ils veulent mener de la recherche scientifique, doivent par la nature des choses, s'en référer aux théories et aux méthodes élaborées sur le plan des disciplines telles que le droit, l'économie, l'ethnologie et la sociologie. Et cependant ces quasi-disciplines donnent lieu à des doctorats et à des titres scientifiques.

Cette multiplication démesurée d'options de formation tient aussi bien aux besoins passagers du marché de travail que, plus encore, aux exigences d'un marketing visant à attirer vers l'école le plus grand nombre d'étudiants. Ceci conduit à des bizarreries comme les études de tourisme. L'université n'est toutefois pas appelée à former des spécialistes sachant *tout à propos de rien*, mais bien à former des élites instruites capables de faire leurs preuves dans toutes les spécialités, en fonction des circonstances et des besoins. A l'heure présente, le savoir vieillit vite, et les connaissances acquises à l'école supérieure risquent de devenir obsolètes sans une mise à jour permanente.

L'idéal d'un diplômé d'université c'est un homme d'une vaste culture, connaissant l'histoire, la géographie, les arts, sachant interpréter les processus économiques et sociaux, initié à la participation culturelle et enfin orienté mais non circonscrit dans une discipline du savoir.

Au début du XX^e siècle encore, les universités avaient le monopole de l'instruction supérieure; à l'heure présente c'est tout un système d'enseignement qui répond aux besoins différenciés de l'économie et de la société: besoins en élites cultivées et en professionnels chevronnés. Dans ce système, les universités devraient former des élites et les autres écoles supérieures – des spécialistes. Cette dichotomie ne signifie nullement une division en écoles bonnes et mauvaises. Dans l'entre-deux-guerres fonctionnaient à Varsovie, parallèlement à une université et une école polytechnique, également d'excellentes écoles supérieures professionnelles: l'Ecole Centrale de Commerce, l'Ecole Centrale de Gestion Rurale et l'Ecole d'Ingénieurs H. Wawelberg et S. Rotwand. La première d'entre elles comptait parmi ses maîtres des savants tels que Ludwik Krzywicky et Ludwik Landau, les autres formaient d'excellents spécialistes, agronomes et ingénieurs de nombre de spécialités.

A l'heure présente, nombre d'écoles professionnelles supérieures en chasse d'étudiants, enseignent mal la sociologie, et des universités affichent l'horticulture et la pêche parmi les disciplines enseignées, domaines du savoir

pratique fort utiles, mais n'ayant rien à voir avec la science et les disciplines proprement universitaires.

C'est ainsi que l'appellation université perd en prestige et en sens profond. Dans un bel essai *L'université est-elle de nos jours possible?* Jerzy Chłopecki écrit: *Une métaphore qui rend la nature de l'université est celle d'un labyrinthe de type de rhizome dans lequel chaque sortie est en même temps l'entrée dans une nouvelle tige d'un labyrinthe qui n'en finit pas. C'est en même temps une métaphore de la science où chaque solution d'un problème pose en même temps une nouvelle interrogation à résoudre. Ce qui est le plus fascinant dans une découverte ce sont les interrogations nouvelles qu'elle nous dévoile. Les disciplines universitaires traditionnelles ne nous font pas déception; en nous préparant à la recherche, elles nous préparent en même temps aux étapes suivantes d'une recherche qui n'en finit pas.*¹

L'université d'aujourd'hui et en particulier l'université polonaise n'offre pas de climat à la recherche scientifique; c'est une école de masse piétinée par des dizaines de milliers d'étudiants que forment les instituteurs dits universitaires dont seule une infime partie s'occupe sérieusement de la recherche. Les autres enseignent plus ou moins bien, en produisant des supports didactiques indispensables au déroulement de leur propre carrière professionnelle. Les appellations mêmes *travailleur scientifique* ou *instituteur académique* sont autant d'exemples de la *langue de bois* qui a refoulé la notion même de savant, encore en usage en Pologne dans l'entre-deux-guerres.

D'un autre côté, des centres de recherche spécialisées, n'offrent guère de possibilité aux hommes de science d'une mise en regard courante de leurs propres découvertes et réalisations devant un jeune public doué d'esprit critique. L'absence d'un contact permanent entre la recherche et l'enseignement se répercute négativement sur le niveau de ces centres.

Il est des plus évidents que tout comme les autres domaines de la vie sont appelés à changer, ainsi l'université doit-elle changer et se transformer, mais sa fonction fondamentale, génératrice de culture, mérite d'être conservée. Tout comme l'économie passe du modèle *fordien* au *postfordien*, ainsi l'enseignement supérieur se sépare-t-il d'avec le paradigme *cartésien* pour en embrasser un nouveau, *postcartésien*.

Dans le premier, ainsi que le pense Michael Gibbon, les problèmes étaient posés et résolus en accord avec les intérêts de la communauté scientifique. Le modèle nouveau insiste sur les applications de la science. La structure précédente de l'enseignement supérieur avait un caractère hiérarchique et disciplinaire, à l'heure présente, elle est horizontale (en forme de réseau) et interdisciplinaire, alors que les compétences se transforment d'homogènes en hétérogènes. A la différence du modèle précédent, à l'heure présente, on tient compte davantage des facteurs sociaux et on insiste davantage sur une réflexion approfondie. Le paradigme actuel fait une plus large place au contrôle de la qualité qui n'est plus exercée à l'intérieur de l'institution par les intéressés, mais par des équipes plus larges de praticiens coopérant à la solution d'un

¹ J. Chłopecki, [*L'université est-elle de nos jours possible?*] in: *W poszukiwaniu syntezy* [*En quête d'une synthèse*], J. Chłopecki (éd.), Wyższa Szkoła Informatyki i Zarządzania, Rzeszów 2004, p. 11.

problème précis dans un contexte spécifique localisé. Bref, le paradigme post-cartésien se caractérise par un savoir généré dans le contexte des applications, par une diversité organisationnelle, une responsabilité accrue devant la société et un système élargi de contrôle de la qualité¹.

M. Gibbons rend bien la nature des changements inéluctables dans l'enseignement supérieur, mais il faut bien avoir à l'esprit que présentement l'université n'est qu'un élément de l'enseignement supérieur, et qu'elle doit tenir dans ce système une place spéciale. Le paradigme d'ensemble s'applique toutefois aussi à l'université qui doit produire du savoir dans le contexte des applications et si elle doit le faire, elle doit être un corps d'élite regroupant des savants et non assurant de l'emploi à des travailleurs scientifiques. Les autres écoles supérieures ont pour mission avant tout de transmettre les connaissances pratiques.

Dans nombre de pays dont le nôtre, on observe une crise de l'université. Dans un pays de la taille de la Pologne, il n'y a pas de place pour 17 universités, aussi cette appellation s'est-elle complètement dévaluée. Comme il a été dit plus haut, les universités qui méritent ce nom doivent former les élites, ce qui fait qu'elles ne doivent pas être trop nombreuses et ne peuvent regrouper des foules d'étudiants. La formation doit se faire selon le système tutélaire, ce qui veut dire qu'un professeur ne devrait s'occuper que de 10 étudiants. Ce ne sont là que quelques-uns des principes du fonctionnement de l'université.

A côté des universités il y a de la place pour une multiplicité d'écoles supérieures publiques et privées formant à des professions diverses. Les canaux de mobilité doivent être évidemment ductiles, c'est que le transfert des cadres entre divers types d'écoles supérieures, tant séquentiel que parallèle, est utile pour tous. Un savant travaillant à l'université peut en même temps travailler dans une école supérieure. L'avantage est de part et d'autre – le professeur élargit son auditoire, et les étudiants prennent contact avec une personne ayant une position dans la vie scientifique.

Les savants de l'Université de Chang-Hai ont mis au point, sur base d'acquis scientifiques, un classement mondial d'universités dans lequel les deux meilleures universités polonaises, celles de Varsovie et de Cracovie, se sont trouvés bien loin du peloton de tête. Ce fait a été à l'origine d'une vague de frustration dans le milieu universitaire de chez nous, sans pour autant avoir donné lieu à une réflexion profonde. Pourquoi les universités polonaises font-elle une si piètre figure? Pour plus d'une raison dont il a déjà été question plus haut, et qui sont banales. Dans les années cinquante du siècle dernier, une bonne partie de la recherche a été transférée de l'université, vers des instituts spécialisés regroupés, comme en Union Soviétique, dans l'Académie Polonaise des Sciences. Et dernièrement, pour des raisons mercantiles, sans tenir compte des disponibilités en personnel enseignant et en locaux, les universités recrutent les étudiants pour les études du jour et pour celles du soir, ces dernières payantes. Les universités sont devenues une machine pour la forma-

¹ M. Gibbons, *L'enseignement supérieur au XX^e siècle*, The World Bank, 1998, pp. 5-7.

tion de masse où tous s'entassent, se pressent, et se croisent. Dans ces conditions, le climat intellectuel n'est ni au recueillement ni à la réflexion.

Dans cette situation, quelques-unes parmi les écoles supérieures spécialisées deviennent, paradoxalement, des écoles d'élite. Elles sont relativement pas trop grandes, regroupant tout au plus plusieurs milliers d'étudiants, ce qui facilite le contact entre professeurs et étudiants. Les meilleures universités polonaises peuvent leur envier le climat intellectuel. Dans une de ces écoles, le nombre de cours assurés mensuellement par d'éminents *visiting professors* est plus important que dans une des meilleures universités de Pologne. Et de nombreuses manifestations culturelles et artistiques favorisent l'intégration de la communauté universitaire. L'attrait de ces écoles est apparent sur le marché de l'éducation. Autant il y a encore quelques années, les écoles privées recrutaient les candidats rejetés par les universités d'Etat, autant maintenant de plus en plus de jeunes doués dont les moyens le leur permettent, vont directement dans une bonne école privée. Certaines d'entre elles enseignent mieux et d'une manière plus moderne, ont des conditions de locaux plus avantageux et du matériel audio-visuel et informatique plus moderne. Les écoles polonaises privées forment de plus en plus d'étudiants de l'étranger, et les cours en langues étrangères enrichissent l'offre didactique également pour les étudiants polonais.

Si le rôle social et le prestige des universités doivent perdurer, elles doivent se réorganiser, diminuer radicalement le nombre d'étudiants, procéder à une sélection par concours des candidats, renoncer aux études du soir et par correspondance, insister davantage sur la recherche scientifique, s'ouvrir à la concurrence extérieure, en invitant des professeurs de l'étranger, moderniser la gestion, liquider les corps décisionnels collectifs et confier la direction de l'école à des gestionnaires spécialisés. Il est toutefois à regretter que les changements dernièrement proposés dans la nouvelle loi sur l'enseignement supérieur, maintiennent le status quo. Or la chute de l'université et son nivellement avec les autres écoles supérieures signifie une absence de possibilité de formation des élites sans lesquelles toute société est vouée à la stagnation et au sous-développement.

traduit par Hubert Krzyżanowski